

La Grande Guerre : guerre mondiale, guerre totale

Annette Becker

Annette Becker est professeur à l'Université Paris-Ouest Nanterre.

Elle est aussi membre du Comité éditorial de la *Revue internationale de la Croix-Rouge*.

Résumé

La Grande guerre fut mondiale et totale¹ en ce qu'elle a impliqué les grandes puissances européennes coloniales, des combattants du monde entier et des civils, hommes, femmes, enfants, personnes âgées. La guerre devint un laboratoire pour toutes les souffrances du siècle, de l'extermination des Arméniens à la crise des réfugiés, aux internements et aux déportations, mais aussi à une modernisation sans fin de la guerre.

Mots clés : Grande guerre, Première guerre mondiale, guerre totale, territoires occupés, prisonniers de guerre, civils, réfugiés, internement civil.

.....

*Dialogue de caricature entre peintres occupés à camoufler des canons :
« – T'étais décorateur dans le civil,
ben qu'est-ce que tu fais maintenant ?
– Des décors pour une tragédie ».*

La Grande Guerre doit en effet être décrite comme une tragédie globale et totale. Unité de lieu, le monde entier : dès 1914, les Empires britannique, français, allemand et belge ont entraîné leurs colonies et leurs habitants derrière eux, longtemps avant que les États-Unis ne s'y engagent militairement en 1917. Tous, neutres ou pas, participaient d'une façon ou d'une autre à l'autre aspect de la tragédie, son unité d'action, la violence de masse, qu'ils contribuaient à nourrir, par le ravitaillement industriel et

1 Voir Jay Winter (dir.), *The Cambridge History of the First World War*, Cambridge University Press, Cambridge, 2014.

alimentaire, tout en essayant de protéger et de respecter ce qu'ils pouvaient du droit de la guerre. Unité de temps, enfin, 1914 à 1918, période qui se prolonge jusque dans les années vingt, voire jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Tenir, refuser, endurer, continuer, jusqu'à la paix, et parfois bien après.

Pour la première fois de l'histoire, le monde entier participait à une guerre vorace en hommes, en ressources matérielles, en énergies, en loyautés, en ferveurs, en horreurs. Car ce conflit né en Europe et qui eût pu s'appeler « Troisième Guerre balkanique » a été immédiatement mondial par le jeu des empires coloniaux des grandes puissances belligérantes. La guerre allait détruire les quatre grands empires continentaux européens et laisser une mémoire à vif, en deuil de près de dix millions de combattants, de centaines de milliers de civils et d'illusions perdues.

En 1918, Maurice Busset réalise un très grand tableau, *Bombardement de Ludwigshafen*. L'artiste combattant est si fier de son œuvre – au double sens du terme – qu'il signe « aviateur », membre de la nouvelle chevalerie du ciel. On voit son propre avion au-dessus d'une usine en feu ; les bombes tombent dans une atmosphère colorée et quasi joyeuse car le peintre, très patriote, témoigne de la destruction d'une usine allemande, peut-être de produits asphyxiants utilisés sur tous les champs de bataille depuis 1915. Qu'importent les civils touchés, ouvriers et ouvrières, habitants civils du quartier, si cela permet de gagner la guerre. L'artiste nous montre que, dans ce conflit, les civils adverses sont des ennemis, sans cependant en représenter aucun, comme s'ils n'existaient pas.



Photo 1. Maurice Busset, *Bombardement de Ludwigshafen*, 1918. Musée de l'Armée, Paris.

Cette peinture est exemplaire de la totalisation de la guerre : les fronts sont désormais multiples, fronts militaires où se trouvent avant tout des hommes en uniforme mobilisés dans des armées tentaculaires, fronts des civils, à la fois cibles nouvelles et souvent oubliés.

Déjà, en 1917, le combattant poète Apollinaire se demandait :

Comment appeler la guerre actuelle ?

On a commencé à l'appeler « la guerre de 1914 », puis, 1915 venant, on dit « la guerre Européenne », puis, les Américains s'y mettant, on parla de « guerre Mondiale » ou de « guerre Universelle » (...). « La Grande Guerre » a aussi ses partisans. « La guerre des nations » pourrait réunir des suffrages. « La guerre des Races » pourrait se défendre. « La guerre des Alliances » ou « la guerre des Peuples ». Mais la « guerre des Fronts » exprimerait peut-être le mieux le caractère de cette lutte gigantesque².

Depuis 100 ans, les fronts militaires, terrestres, aériens, navals et leurs combattants sont, et à juste titre, perçus comme prioritaires, mais il faut désormais étudier la guerre de tous : les civils ont été à la fois des participants « collatéraux » aux combats – par leur surtravail, ils ont nourri les fronts militaires de tout ce qui leur était nécessaire – et des victimes par leurs souffrances et leurs deuils. Les fronts militaires ne peuvent se comprendre sans les fronts « domestiques », ces arrières eux-aussi totalement mobilisés ; chacun à sa manière, hommes, femmes, enfants, familles, dans les usines, les champs et les écoles.

L'image reflétée des fronts militaires dans les fronts domestiques forme comme un immense kaléidoscope de situations incroyablement complexes : fronts des airs, des mers et des terres, fronts d'invasion et de refuge, fronts de travail et de surtravail, fronts des prisonniers militaires et civils, fronts des hôpitaux où l'on se bat contre les blessures et les maladies, fronts du deuil, du souvenir et des cimetières. Certains fronts de civils constituent déjà le noyau dur des nouvelles catastrophes du siècle à venir : ils ont été au cœur de la guerre dans des territoires spécifiques, envahis, occupés, raziés, bombardés, cibles devenues ordinaires d'une guerre totale. Car ces zones ont permis de tester, grandeur nature, les déplacements de populations, les répressions, voire les politiques « d'extermination systématique » (formule alors employée par le CICR) en ce qui concerne les Arméniens de l'Empire ottoman.

Dans son essai *La guerre au vingtième siècle, le vingtième siècle comme guerre*, le philosophe tchèque Jan Patočka a remarquablement bien saisi le caractère paroxysmique du conflit :

La première guerre est l'événement décisif de l'histoire du XX^e siècle. C'est elle qui a décidé de son caractère général, qui a démontré que la transformation du monde en un laboratoire actualisant des réserves d'énergie accumulées durant des milliards d'années *devait forcément* se faire par voie de guerre³.

2 Guillaume Apollinaire. *Mercur de France*, 16 novembre 1917, *Œuvres complètes*, T 3, La Pléiade, Gallimard, p. 514.

3 Jan Patočka, *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Verdier, 1981, (Prague, 1975), p. 134.

Emmanuel Levinas, alors enfant, connaissait pour sa part en 1914 un premier exil hors de Lituanie. Il a plus tard réfléchi à l'importance des deux guerres mondiales dans sa vie personnelle :

La guerre de 14 n'aura jamais été finie ; la révolution et les troubles post révolutionnaires, la guerre civile, tout cela fusionne avec la guerre de 14... [Un] trouble [qui] commençait fin août 14 et ne finissait jamais comme si l'ordre était à jamais dérangé⁴.

Ces deux penseurs nous montrent la voie pour explorer ce « laboratoire » de violence, ces « troubles », ces « dérangements » et l'extrême difficulté à les percevoir, à les conceptualiser, à les remémorer enfin.

Car la Grande Guerre a bien été, sur un mode délibéré ou inconscient, un *laboratoire* pour le XX^e siècle : un terrain d'expérience de la violence, un lieu d'essai pour la mettre en pratique et optimiser ses effets sur les hommes et sur le matériel. Dans la sophistication toujours plus grande des armes, les laboratoires des savants ont parfois été déplacés en première ligne ; ainsi, lors de la première utilisation massive des gaz, en 1915, le chimiste allemand Fritz Haber est venu observer l'effet de ses recherches sur le champ de bataille d'Ypres. Des psychologues ont établi des laboratoires au plus près des opérations pour tester la guerre comme une expérience volontairement provoquée. Les experts se sont transformés en parangons de la guerre en voie de totalisation pour la rendre plus efficace, au service de leurs patries respectives. La guerre des laboratoires n'est pas celle de la recherche universelle mais celle de la victoire nationale. Et sur les fronts militaires, celle-ci est passée par la mort, la blessure, la capture. Globalisation, totalisation et dynamiques de totalisation, modernisation et « démodernisation », industrialisation de la guerre, archaïsmes, anomies, transferts culturels entre régions, pays, continents. Nous avons besoin de faits, de statistiques, à une immense échelle. Mais nous savons bien qu'à la différence des êtres ni les statistiques ni la géographie ne saignent. On tentera donc de comprendre le sang et les pleurs à partir de figures nouvelles de la guerre sur les fronts militaires et civils.

Figures des fronts militaires : mort industrielle, blessure, capture

Les généraux Hindenburg et Ludendorff ont forgé en 1916 l'expression « bataille de matériel », *Materialschlacht*, à propos de celle de la Somme ; leurs soldats, eux, parlaient de *Verwüstungsschlacht*, qui associe l'idée de ravage, de dévastation, à celle d'abattage. Officiers d'État-major et combattants du terrain avaient raison : entre 1914 et 1918, les fronts militaires furent à la fois ceux du matériel moderne et de ses ravages. En effet, les soixante-dix millions de soldats engagés dans le conflit ont subi la violence nouvelle, que celle-ci les ait tués ou « seulement » blessés. Et près de la moitié de ceux qui ont survécu ont souffert de troubles psychiques plus ou moins graves.

4 François Poirié, *Emmanuel Levinas, qui êtes-vous ?* La Manufacture, 1987, pp. 63-65.



Photo 2. Tom Aitken, « Photo d'un soldat au milieu des obus », Librairie nationale d'Écosse.

Le champ de bataille est devenu à partir de 1914 le lieu d'une terreur beaucoup plus radicale qu'auparavant, tant les combats ont subi une complète mutation. Là où les soldats étaient au coude à coude cent ans plus tôt, ils sont désormais dispersés sur le terrain, isolés, disséminés au hasard des trous d'obus. Tous les champs de bataille du passé ont été des lieux de peur pour les combattants ; pourtant, jusqu'à la Grande Guerre, la déshumanisation de l'affrontement n'avait jamais été si totale. La disproportion se révèle écrasante entre les moyens de tuer et ceux de se protéger dans un immense terrain balayé par les balles, les obus, les gaz, les lance-flammes. Les hommes, même enfouis dans le sol, n'avaient aucune issue. Les moments de violence paroxysmique s'allongent à plusieurs semaines, voire plusieurs mois.

Après les premiers affrontements de l'année 1914, c'en est fini des chocs brutaux mais brefs. Les batailles des fronts de l'Ouest, de l'Est, du Proche-Orient durent des mois. Elles se transforment en une série de sièges en rase campagne, au cours desquels toutefois, les « assiégés » gardent toute latitude de se ravitailler, d'acheminer des renforts, de construire de nouvelles lignes de défense. La profondeur des « arrière-fronts », larges de plusieurs dizaines de kilomètres, permet ainsi de résister efficacement à presque toutes les poussées adverses. Mais combien de tués, de blessés, de prisonniers – généralement respectés grâce à la Convention de Genève – ou de portés disparus ? Combien de représailles ?

Ainsi a-t-on retenu du conflit avant tout les hécatombes de masse, plus de dix millions de morts en quatre ans et demi : tous morts dans cette violence et



Photo 3. « Prisonniers de guerre allemands blessés », 1916. Archives du CICR, Genève.

bien peu de maladie, à l'inverse des guerres précédentes. Quant aux blessés, ils le sont souvent plusieurs fois ; près d'un homme sur deux a été blessé, plus ou moins gravement, avant tout par les obus, beaucoup moins par les effets des gaz, même si leur nouveauté fut terrorisante.

Cette nouvelle violence s'inscrit d'abord dans la chair de ceux qui en sont à la fois les acteurs et les victimes, même si peu ont dit comme Blaise Cendrars, le Suisse engagé volontaire dans l'armée française, « j'ai tué » plutôt qu'« on m'a tué » :

Tout pète, craque, tonne tout à la fois. Embrassement général. Mille éclatements. [...] C'est l'avalanche des canons. Le roulement. Les barrages. Le pilon. [...] Tout disparaît⁵.

« Tout disparaît », y compris les corps, description saisissante :

Il fut emporté par un obus et j'ai vu [...] ce légionnaire être violé, fripé, sucé, et j'ai vu son pantalon ensanglanté retomber *vide* sur le sol, alors que l'épouvantable cri de douleur que poussait cet homme assassiné en l'air par une goule invisible

5 Blaise Cendrars, « J'ai tué », p. 15, in *La Main coupée et autres récits de guerre*, Denoël, 2013.

dans sa nuée jaune retentissait plus formidable que l'explosion même de l'obus, et j'ai entendu ce cri qui durait encore, alors que le corps volatilisé depuis un bon moment n'existait déjà plus⁶.

C'est bien parce que, souvent, aucun reste n'est identifiable, qu'a été faite alors l'invention mémorielle du soldat inconnu.

La médecine de guerre a bénéficié des innovations médicales du XIX^e siècle et aussi de progrès thérapeutiques, paradoxalement dus aux blessures nouvelles : capacités d'évacuation, chirurgie du champ de bataille combinant anesthésie et antiseptiques, limitation des risques de gangrène et donc d'amputation, détection des projectiles par rayons X, chirurgie plastique de la face, vaccinations, premières transfusions de sang. Cependant, l'intensité de la violence a provoqué des dégâts physiologiques extrêmes, et des troubles psychiques parfois irrémédiables. La psychiatrie de l'époque disposait de moyens primitifs pour prendre en compte le stress et les traumatismes. Si les Allemands utilisaient le concept de *Kriegsneurosen*, les notions moins sophistiquées de *shell shock* chez les Anglo-Saxons, de commotion ou d'obusite chez les Français, laissaient place à une certaine liberté d'interprétation, dans un contexte d'exacerbation patriotique où l'on soupçonnait toujours les combattants de simulation. Peu à peu, il a bien fallu se rendre à l'évidence : non seulement la guerre mutilait mais elle rendait fou ; même des officiers au sens de l'honneur et du devoir insoupçonnable en venaient à craquer. Pour Walter Benjamin, « une génération, entre 1914 et 1918, a fait l'une des expériences les plus monstrueuses de l'histoire universelle⁷ ». Le philosophe insiste sur l'insignifiance de l'être humain dans l'expérience radicale de cette guerre :

Une génération qui était encore allée à l'école en tramway hippomobile se retrouvait à découvert dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et, au milieu, dans un champ de forces traversées de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humain⁸.

Ce qu'il n'avait pas compris, pourtant, c'est que tant de civils avaient fait, eux aussi, une expérience de la frénésie, à la fois différente et similaire.

Figures civiles : envahis et réfugiés

Dans les espaces envahis, la dichotomie habituelle front/arrière ne joue pas. Dans la guerre « normale », femmes et filles restent « à la maison » sur le front domestique, pendant que maris et fils adultes se rendent sur le front militaire où s'affrontent des corps d'hommes. Mais pendant les invasions, le mâle ennemi entre dans les maisons et s'y approprie le corps des femmes, peut-être plus particulièrement quand celui des hommes lui échappe ; on croit avoir affaire à des francs-tireurs, il n'y a que des civils

6 Blaise Cendrars, « Dans le silence de la nuit », (1945), p. 337.

7 Walter Benjamin, « Expérience et pauvreté », texte publié le 7 décembre 1933 dans *Die Welt im Wort*, traduction française, Payot-Rivages, 2011, p. 38.

8 Walter Benjamin, « Le conteur », 1936, *Œuvres III*, Folio Gallimard, 2000, p. 116.

sans défense. D'où la fureur générale contre les Allemands, à cause des atrocités de l'invasion sur le front Ouest, en Belgique et en France, contre les Austro-Hongrois en Serbie, contre les Russes en Prusse orientale.

Cette totalisation de la guerre a eu pour conséquence d'immenses déplacements de populations, amenées à quitter leur village ou leur ville d'origine pour mourir ou pour vivre ailleurs : exodes à pied, à cheval, en charrette, en train. La Grande Guerre commence et se conclut par de grands mouvements de populations, elle a généralisé ce phénomène aussi ancien que la guerre elle-même et inauguré le XX^e siècle des réfugiés.

Au début, il s'agit de fuir devant les armées d'invasion avec un espoir de retour plus ou moins réalisable selon les pays et le déroulement de la guerre. On sait, on espère, qu'on reviendra une fois la guerre terminée. Mais dans combien de temps ? Louis Malvy, ministre de l'Intérieur français, se voit obligé d'utiliser dix expressions différentes avec ou sans négation, pour décrire la situation des populations massées aux frontières de la guerre, qui ont fui et perdu maisons, emplois, ressources :

Il n'y a évidemment aucune incertitude pour les habitants des localités des régions occupées par l'ennemi (soit qu'ils se soient repliés, soit qu'ils aient été rapatriés d'Allemagne), non plus que pour ceux des communes, qui, quoique faisant partie de la zone non envahie ou récupérée, sont évacués par décisions des autorités militaire ou administrative. Il n'en est pas de même pour les habitants des communes qui, non occupées par l'ennemi et non évacuées, se trouvent dans une zone plus ou moins atteinte par les bombardements [...]. Il peut y avoir là à apprécier des cas individuels, c'est-à-dire qu'il convient de déterminer si les habitants ayant quitté leur domicile se sont trouvés en fait dans une situation qui,



Photo 4. « Réfugiés serbes », archives du CICR, Genève.



Photo 5. Photo d'Abel Pann, *In the Name of the Czar* : 24 photos originales, American Jewish Chronicle, 1918.

justifiant leur départ, motive ainsi la vocation à l'allocation... Ce sont là d'ailleurs des cas d'espèces que je ne saurais trancher a priori et il y aura lieu de s'en référer à l'appréciation des préfets de la zone des opérations militaires qui ont toujours apporté aux questions de l'ordre envisagé les solutions les plus fondées et les plus équitables. Au cas où il resterait un doute sur la situation de l'intéressé, il conviendrait de prendre la décision la plus généreuse et la plus humaine⁹.

Hommes âgés ou non mobilisables, femmes, enfants ne sont plus ni au front ni à l'arrière, mais ailleurs, dans une nouvelle situation qui les situe aux marges de la guerre justement parce qu'ils étaient, dès les premiers jours, dès les premiers mois, au cœur du maelstrom. Ces évacuations/expulsions se poursuivent selon des périples tout aussi douloureux que divers au cours des années 1914-1918. Derrière, demeurent les soldats, au mieux ceux de son camp, si votre maison est arrière front, au pire, les ennemis dont on est intimement persuadé qu'ils sont des barbares prêts à tout, puisqu'on a justement fui pour cela.

Là où ils trouvent refuge, ces femmes, ces hommes, ces enfants cristallisent les cultures de guerre dans ce qu'elles ont de meilleur et de pire. La sollicitude des premiers mois, adossée à un discours patriotique de fraternité, se transforme vite

9 Archives nationales, f/23/3, Réfugiés et rapatriés, 1914-1919. Circulaire n° 65 de L. Malvy, ministre de l'Intérieur, 21 octobre 1916.

en rejet quand le conflit se prolonge. Les réfugiés deviennent des bouches inutiles à nourrir, des nuisances, des incapables, des pauvres ; en résumé, des étrangers. Avec les deux termes *alien* et *foreigner*, la langue anglaise permet d'insister : les réfugiés sont non seulement de nationalité étrangère mais fondamentalement autres, inassimilables ; de l'ailleurs géographique, on passe à l'ailleurs d'appartenance, ce que l'on appelait alors la race.

Sur les front Est, balkaniques et ottomans, plus mouvants, invasions, contre-invasions et déplacements forcés de populations civiles rythment la guerre plus dramatiquement encore. En 1914, les Russes avancent vers l'ouest, semant la terreur, puis, à l'inverse, les Puissances centrales s'enfoncent au printemps et à l'été 1915, puis en 1917-1918, après les révolutions, dans l'immensité diverse du monde russe. Avec les recompositions internes des Empires, certains déplacements de population prennent la forme d'une homogénéisation forcée, d'une forme de réassemblage social ou ethnique. En Russie, les militaires testent grandeur nature leurs certitudes sur les « populations suspectes », Juifs et sujets d'origine allemande, en les enfermant ou les expulsant loin des lignes de front. Ce véritable « nettoyage ethnique » marque le passage de la situation de réfugiés de l'intérieur à celle de déportés.

Ces pogroms coïncident avec la généralisation, chez les combattants, des pratiques de violence antisémite en usage chez les paysans et alimentées depuis longtemps par l'idée du juif « traître » « infidèle », « accapareur, spéculateur ». Une nouvelle impunité s'installe : on peut « casser du youpin » et des unités régulières commettent des crimes de guerre¹⁰. Ces phénomènes se poursuivront, à une immense échelle, avec les redécoupages territoriaux de 1918-1920. Le réfugié est la première figure de la guerre et la dernière.

L'heure des camps de concentration

En 1917, le président du CICR, Gustave Ador, s'interroge :

Les internés civils sont une innovation de cette guerre ; les traités internationaux ne les avaient pas prévus. Au début de la guerre il a pu être logique de les immobiliser pour retenir les suspects ; quelques mois eussent suffi, semble-t-il, pour séparer l'ivraie du bon grain.

On doit, à différents points de vue, assimiler aux internés civils les civils déportés en pays ennemis, ainsi que les habitants des territoires occupés par l'ennemi. Ces civils sont privés de liberté et leur situation ne diffère guère de celle des prisonniers.

Après trois ans entiers de guerre, nous demandons que ces différentes catégories civiles de la guerre soient l'objet d'une attention spéciale et que leur sort,

10 Nicolas Werth, « Dans l'ombre de la Shoah, les pogroms des guerres civiles russes », introduction à *Le livre des pogroms : antichambre d'un génocide, Ukraine, Russie, Biélorussie, 1917-1922*, Calmann-Lévy, 2010, pp. 36-37.



Photo 6. « Holzminden », archives du CICR, Genève.

à certains égards plus cruel que celui des prisonniers militaires, soit envisagé sérieusement avant le quatrième hiver de guerre¹¹.

Comment nommer ceux que la situation géographique a placés sur la route du conflit, qui n'ont pas pu fuir à temps, devenir des réfugiés et qui ont été parfois capturés puis enfermés : « internés » ? « déportés » ? « prisonniers » ? Qu'en faire ? Il ne s'agit pas de militaires ; il n'y a donc aucune convention internationale pour les protéger.

Si la guerre « ordinaire » est toujours « déconstruction » par la séparation d'avec les soldats puis leur blessure ou leur mort, en revanche l'exaltation de l'héroïsme et le consentement à la lutte de la patrie peuvent compenser en partie les souffrances. Rien de tout cela ici : ni héroïsme, ni consentement ; il n'y a que la souffrance brute, d'autant plus que l'on n'arrive ni à identifier les victimes ni à repérer les différentes formes d'exactions qui les frappent. Les textes administratifs ou militaires évoquent le « civil capturé » au masculin singulier. Le genre neutre, c'est-à-dire sans genre, réifie les différentes populations concernées. On ne sait même pas nommer la multiplicité des destins, la spécificité des différentes situations dues au genre ou à l'âge. Le paradoxe des prisonniers civils des camps est là. La Grande Guerre homogénéise les cas et privilégie les combattants. Les catégories de victimes civiles sont peu repérables, marginales. Les déportations de civils, les camps de concentration, les barbelés parfois électrifiés, les miradors appartiennent au paysage

11 Le président du Comité international de la Croix-Rouge en 1917 lors de la conférence des Sociétés de la Croix-Rouge des pays neutres sur la question des civils prisonniers : Archives du CICR, 411/10, « Introduction sommaire à la question concernant les civils », septembre 1917, p. 1.



Photo 7. « Prisonniers civils au Portugal », archives du CICR, Genève.

de la Grande Guerre. Pourtant, dans un monde voué aux héros disparus sur les champs de bataille, on les ignore¹².

Déporter, concentrer : deux verbes alors synonymes. Déplacer en vue de mettre au travail, surveiller, voire punir. La détention est administrative et/ou militaire, en aucun cas judiciaire, car les déportés n'ont pas été jugés ni condamnés. Emprunté au latin classique *deportatio*, charroi, transport, le mot prend le sens de déportation, exil, en bas latin. Le sens moderne mêle les deux acceptions : il réunit l'enlèvement du lieu de résidence et le « transport » en un autre lieu. Dès avant la Grande Guerre, les concepts de concentration et de déportation se voient concrètement associés aux moyens destinés à les mettre en œuvre – voies ferrées et wagons – ainsi qu'à un objectif visé : la séparation entre les civils – femmes, enfants, vieillards – et les militaires afin que les premiers ne viennent pas « gêner » les seconds par les liens familiaux qu'ils entretiennent avec eux. Tout cela, dans un contexte de darwinisme social qui a une origine coloniale puisque ces camps ont été inventés à Cuba par les Espagnols en 1896 puis en Afrique du Sud par les Britanniques, lors de la guerre des Boers.

En 1914, des camps de concentration sont ouverts partout dans le monde, parce que la guerre européenne, par le biais des colonies, devient immédiatement globale et qu'on fait toujours le choix de la nation. Ainsi, on interne les civils citoyens de nations devenues ennemies, *enemy aliens*, non seulement à l'intérieur des territoires des belligérants mais aussi dans toutes les colonies (Ukrainiens au Canada, Allemands en Australie, Polonais galiciens donc Autrichiens en France, etc.).

Les hommes sont les premiers visés. Ceux qui sont en âge d'être mobilisés sont perçus comme des espions potentiels ; paradoxalement, les internés mobilisables de ces camps ont été sauvés de la mort au front par cette mise à l'écart, si arbitraire

12 Annette Becker, *Les cicatrices rouges, 14-18, France et Belgique occupées*, Fayard, 2010, 373 p.

qu'elle ait pu paraître. Ils sont assimilables aux prisonniers militaires, « protégés » des tranchées par la capture et la Convention de Genève.

Hommes et femmes subissent bientôt les mêmes déportations, perçues comme immensément banales dès 1914. John Reed, un journaliste américain, décrit ainsi l'esprit qui régnait :

Tous les passagers n'avaient qu'un sujet de discussion angoissée : quand la Bulgarie et la Grèce allaient-elles intervenir et de quel côté ? À tout moment, ils pouvaient être coupés de chez eux et condamnés à une errance perpétuelle sur des mers neutres ; ils pouvaient être faits prisonniers à leur débarquement et envoyés dans des camps de concentration ; le bateau pouvait être arraisonné par un croiseur adverse qui les forcerait à le quitter comme ressortissants ennemis¹³.

Les populations des régions envahies, puis occupées par les armées ennemies, forment la deuxième catégorie de prisonniers civils, qui subissent différentes formes d'aliénation et d'internement, depuis l'isolement de leurs compatriotes jusqu'aux déportations vers des camps de concentration où ils se voient, selon les cas, enfermés comme otages ou soumis au travail forcé. Le problème majeur des économies en guerre est le manque de main-d'œuvre. À guerre totale et globale, moyens globaux et totaux. Or, si les hommes sont massivement mobilisés sur les fronts militaires, les femmes, les prisonniers de guerre, les travailleurs coloniaux en France et en Grande-Bretagne sont dévolus au front domestique. Les Puissances centrales, elles, ont recours au travail forcé des occupés, mineurs belges et français, bûcherons et agriculteurs lituaniens (*Ober Ost*) ou serbes. Des milliers ou des centaines de milliers de Belges, de Français, de Russes, de Serbes, de Roumains, d'Italiens, d'Allemands¹⁴ ont subi ce sort et ce, jusque dans les colonies. Non seulement une forme d'esclavage a été rétablie mais les esclaves sont déportés loin des leurs.

La présence des femmes dans ces camps est une des nouveautés extraordinaires de ce conflit. Une bizarrerie qui mêle guerre et civils, uniformes et vêtements de tous les jours. Les femmes en robe, leur balluchon à la main, semblent incongrues, déplacées, dans tous les sens du terme. L'artisanat des prisonniers civils – comme celui de leurs homologues si semblables et si différents, les prisonniers militaires – les montre tout occupés à améliorer leur ordinaire matériel et psychologique, à lutter contre l'ennui et le cafard, si souvent à l'origine de la « maladie du barbelé » et, contre le temps, le temps de l'emprisonnement qui a brisé pour eux le temps de la guerre. Ces objets de civils pris dans la guerre sont de même nature que l'artisanat de tranchée : des objets en guerre pour dire la guerre, des objets en camp pour dire le camp¹⁵.

13 John Reed, *La guerre dans les Balkans*, Seuil, 1996 ; là, au printemps 1915, le bateau de Brindisi a pour destination Thessalonique.

14 Le CICR évalue à 100 000 le nombre de Belges et de Français déportés en Allemagne et celui des Allemands déportés en Russie. Les Italiens ont aussi été déportés à proximité de leurs villages d'origine ou dans des camps aménagés par les Autrichiens qui mêlaient prisonniers civils et militaires.

15 Nicolas Saunders, *Trench Art, Materialities and Memories of War*, Berg, 2003. Voir le musée du CICR, Genève.

Figures de l'extermination : *meurtre d'une Nation*¹⁶

Les Arméniens de l'Empire ottoman représentent le cas le plus extrême, à tel point que l'on n'avait pas encore de concept pour nommer leur déportation-extermination. La hantise turque de la sécurité nationale et la décision du nettoyage ethnique – ces chrétiens devaient laisser la place en Anatolie aux réfugiés musulmans des Balkans – ont amené la catastrophe. En effet pour les Jeunes Turcs, les Arméniens étaient des traîtres en puissance, forcément « francs-tireurs » et « nuisibles » ; cet « ennemi » de l'intérieur est animalisé, sa qualité ontologique d'humain niée. Reste à les « mettre à l'écart », euphémisme des assassins¹⁷. Ainsi, Talaat Pacha décrivait les déportations comme la rétribution logique de ces « traîtres » forcément à la solde des Russes, à commencer par les enfants : « L'expulsion des Arméniens des Villayets de l'Est est une nécessité militaire¹⁸. »

En un effet de miroir bien typique des assassins de masse, les Turcs attribuent leurs propres crimes à leurs victimes, et prétendent se défendre de ces « criminels civilisés », oxymore remarquablement bien trouvé pour se définir eux-mêmes. Quand, en avril 1915, commencent les déportations d'Arméniens vers l'est et la Syrie, rien n'est prévu pour accueillir les exilés ; on pensait probablement qu'ils ne réchapperaient pas au déracinement, aux viols, à la faim, à la soif, aux massacres. Armin Wegner, infirmier dans l'armée allemande, rapporte ce dialogue par télégramme entre le maire d'Alep et l'un des chefs du Comité Union et Progrès ayant décidé des déportations : « Des milliers de déportés arméniens sont arrivés. Que dois-je en faire ? » Talaat aurait répondu : « La destination de la déportation est : aucune ». Wegner ajoute : « c'était un autre nom pour le désert¹⁹. »

Finalement, des camps gérés par la sous-direction des déportés d'Alep sont organisés à partir de juillet 1915, à l'arrivée des trains. Ils sont faits de tentes – quand il y en a, ce sont la plupart du temps de vagues tissus tendus contre le soleil – dépourvus de toute installation sanitaire et de tout ravitaillement, situés en général à plus de 25 kilomètres de la voie ferrée et rejoints à pied. Famine et typhus font des ravages meurtriers dans ces camps, avant qu'on ne les vide les uns après les autres en envoyant les rescapés plus à l'est encore ou en achevant les survivants. Certains témoins parlent de « camp de la mort » à propos du camp de Ras ul Aïn.

Dès 1915, en temps réel, on avait qualifié le massacre des Arméniens de « crime contre l'humanité et la civilisation ». Mais ce n'était pas alors une incrimination juridique, apparue seulement lors des procès de Nuremberg après 1945, mais une constatation vengeresse de la part des nations de l'Entente en guerre contre les Empires centraux et leur allié, l'Empire ottoman. Or, si, pendant la guerre, les

16 Ce terme fut inventé à propos de l'extermination en masse des Arméniens par Arnold J. Toynbee, *The Armenian Atrocities: The Murder of a Nation*, préface de James Bryce, Londres, Hodder & Stoughton, 1915.

17 Document turc envoyé au pape Benoît XV, Archives du Vatican, ASV, Guerra 14-18. 244, fasc. 110. Anonyme, *Vérité sur le mouvement révolutionnaire arménien et les mesures gouvernementales*, 1916, Constantinople, 15 pages.

18 *Berliner Tageblatt*, 4 mai 1916.

19 Armin T. Wegner *e gli Armeni in Anatolia, Immagini e testimoniazze*, Milano, Guerini e Associati, 1996, p. 88.

crimes contre les Arméniens ont été largement utilisés par les belligérants tant que leur réprobation pouvait être un but de guerre, ils ont été rapidement oubliés une fois la guerre terminée ; on est passé de la « banalité du mal » à la « banalité de « l'indifférence²⁰ » et au silence.

Conclusion

Entre le consentement résolu des débuts et les refus de plus en plus affirmés jusque dans les vagues pacifistes de l'après-guerre, on a découvert – et Freud l'a exprimé dès 1915 – que la guerre « moderne » produisait des situations extraordinairement traumatisantes que nul n'avait été préparé à affronter : la mort d'êtres jeunes, – la génération perdue – les mutilations, les destructions massives de biens et d'illusions. De l'humanité ouverte aux progrès « positifs » et « civilisateurs » du XIX^e siècle, il ne restait bientôt que « barbarie », cruauté, brutalités, cette violence intériorisée que l'on reproduit parce qu'elle est devenue l'expression de son patriotisme viscéral, et qui – acceptée ou refusée, subie ou combattue – sera réfractée dans l'après-guerre, de la vie intime aux champs artistique, littéraire et politique²¹.

Dès ses premiers travaux dans les années vingt, un juriste polonais, Raphaël Lemkin, se passionne pour les invasions et les occupations de la Grande Guerre. Dans un texte préparé pour la V^e conférence pour l'unification du droit pénal, en 1933, à Madrid, il propose de nommer « actes de barbarie » et « actes de vandalisme » les atteintes spécifiques au droit des gens. Car il avait déjà discerné – même s'il ne l'avait pas exprimé alors avec autant de clarté qu'il l'a reconstruit par la suite – que l'extermination n'était pas une cruauté accidentelle mais l'essence de ce type de guerre contre les civils et de la volonté d'homogénéiser peuples et religions. Lemkin est allé aussi loin qu'il a pu, à la date de 1933, sur le chemin d'une formule juridique comprenant les délits contre des individus appartenant à certaines collectivités et contre des cultures. Il cherche un chaînon juridique qui permette de punir les actes qui dépassent tout ce que l'on avait connu jusque-là.

Invasions, occupations, exactions, atrocités, déportations et massacres de civils ont bien accompagné la radicalisation du combat sur les champs de bataille. Et pourtant, la mémoire du conflit a pratiquement oblitéré ces réalités et il faudra une autre guerre, plus totale, plus mondiale, pour que Lemkin invente le mot de génocide. Une « défaite de la mémoire » s'est produite, issue d'une hypermnésie à l'égard de ceux qui étaient vus, selon les cas, comme les héros ou les victimes des tranchées, et d'une amnésie à l'égard de tous les autres, y compris les Arméniens ou les prisonniers de guerre. Qui se rappelle la marche forcée des prisonniers britanniques – principalement indiens – en Irak et la mort de milliers d'entre eux, abandonnés dans le désert ?

Raymond Aron l'a bien dit à propos de ceux qui, à son avis, s'étaient trompés après 1918 : « La Deuxième Guerre mondiale nous a rappelé qu'une mémoire trop

20 Expression de Yair Auron, *The Banality of Indifference: Zionism & The Armenian Genocide*, New Brunswick, NJ/London: Transaction Publishers, 2000, 485 p.

21 N. Beaupré, H. Jones, A. Rasmussen (dir.), *Dans la Guerre, 1914-1918, accepter, endurer, refuser*, collectif de l'Historial de la Grande Guerre, Les Belles lettres, 2015.

fidèle est aussi dangereuse que l'oubli. La meilleure façon de précipiter une catastrophe est d'employer les moyens qui auraient probablement évité la précédente²². » Il pensait aux pacifistes, qui voulaient ne plus jamais faire la guerre et à ceux qui n'avaient pas compris que la fidélité aux combattants des tranchées empêchait de penser la guerre à venir, y compris dans ses aspects de modernité militaire, entre tanks et bombardements aériens. Pourtant, Heinrich Vierbücher, un Allemand qui avait servi de traducteur au général Liman von Sanders dans les Dardanelles, avait affirmé de façon originale en 1930 que déporter des civils, des femmes et des enfants, les faire mourir de faim, de soif et de mauvais traitements, les assassiner dans des « sites-abattoirs », c'était pire que la guerre des tranchées :

Les cinquante longs mois de terreur de la Grande Guerre n'ont pas trouvé leur climax sur les champs de bataille de Vaux et de Douaumont, mais dans les passes du Caucase, ce Golgotha pour les Arméniens qui va au-delà de toute imagination de l'horreur, au-delà même des visions de Grünewald, Goya, et Bruegel²³.

22 Raymond Aron, « Alain et la politique », in *Hommage à Alain, 1868-1951, Textes inédits*, NRF, 1952, p. 158.

23 Heinrich Vierbücher, *Arménie 1915. Ce que le gouvernement impérial a caché aux sujets allemands : Le massacre d'un peuple civilisé par les Turcs*, 1930.